

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 29

Artikel: Effet de brouillard
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pes les nombreuses sommelières du buffet de l'exposition horticole de 1888, installée sur la place de Montbenon. Après quelques recherches, nous avons retrouvé dans la collection du *Conteur* de la dite année la boutade qu'on va lire et qui est évidemment celle à laquelle notre correspondant fait allusion :

» Une jolie farce a été jouée, l'autre matin, aux dix gracieuses sommelières, desservant le buffet de l'Exposition, si correctement tenu par M. Cottier de l'hôtel Belle-vue. C'était une demi heure avant que l'entrée fut ouverte au public. Ces jeunes filles caquetaient ensemble autour des tables, lorsqu'on vint tout à coup les avertir qu'on allait les photographier en groupe, dans leur coquet costume de Montrœux.

Dans les mains de l'une, on mit un plateau, dans celles d'une autre, une assiette de sandwiches ; une troisième portait une bouteille de Tretyorrens ; une quatrième une chope de bière, etc., etc.

C'est ainsi qu'elles furent conduites près du jet d'eau, tandis qu'un peu plus loin, un monsieur coiffé d'un chapeau mou, à bords rabatpus, comme pour mieux se garantir du soleil, et portant de grandes conserves bleues, se dissimulait derrière son appareil.

Cet appareil, d'un nouveau genre, se composait d'un tabouret, sur lequel on avait placé une caisse à bouteilles, recouverte d'un grand tablier de jardinier.

Le fond d'une carafe simulait l'objectif.

L'arrangement du groupe fut vraiment amusant. Jamais on ne mit à contribution tant de bonne volonté. Jamais la pose n'était assez académique, jamais le sourire n'était assez gracieux. Ici, c'était un bras qu'on arrondissait, une main qu'on retournait, une jambe, un pied qu'on faisait valoir, un chapeau qu'on inclinait légèrement sur l'oreille, etc., etc.

Le tout était à croquer.

— Attention, mesdemoiselles !... que personne ne bouge plus !...

Voyons, voyons, là-bas, vous fermez trop les yeux. Et vous, la tête légèrement inclinée, je vous prie... C'est ça... Immobilité complète... Maintenant, attention : une... deux... trois !... C'est bien, merci, mesdemoiselles.

Le groupe se disperse et le babil commence :

— Oh ! pourvu que ça réussisse !

— C'est dommage, je crois que je me suis pincé les lèvres sans le vouloir.

— Louise, tu es une sotte, tu m'as fait rire.

— Quel joli souvenir de l'Exposition nous aurons là.

— N'est-ce pas... ce sera ravissant !

— Je veux l'envoyer à Victor... Il me trouvera bien dans ce costume... Crois-tu pas ?...

— Tais-toi !... et Charles !...

Effet de brouillard.

Le peintre Balissoir, après avoir longtemps cherché sa voie, s'était décidé pour le paysage. Il avait essayé tous les genres, peint des tableaux d'histoire, des tableaux de genre, des scènes d'intérieur; il avait représenté des Vénus, des erusses cassées, des Dianes, des danseuses, des Judith, toujours sans succès.

Peignons la nature, s'était-il dit, il n'y a que cela de vrai, et il était devenu paysagiste.

Il cherchait en vain à faire recevoir ses œuvres au salon.

Sans se décourager, il présentait tous les ans un nouveau paysage qui était impitoyablement refusé. Il caressait sa grande barbe (il portait une grande barbe), déclarait que les membres du jury étaient des crétins et continuait à brosser des couchers de soleil, des levers de lune, des matins, des crépuscules.

Un chevalet et un pliant sous le bras, sa boîte à couleurs derrière le dos, il errait dans la campagne, en quête de sujets, cherchant l'inspiration.

Cela variait suivant les saisons.

En automne, il peignait des clairières aux arbres jaunis, des bois dont les sentiers étaient jonchés de feuilles, des soleils pâles.

En hiver, il accouchait de villages ensevelis sous la neige, éclairés par un soleil blasé; des paysages désolés avec des arbres chargés de givre, des tourbillons de blancs flocons.

Sa neige ressemblait à du fromage blanc.

Au printemps, il peignait des lilas, des prairies émaillées de fleurs dans lesquelles des petites femmes effeuillaient des marguerites.

En été, il retracait des scènes de la moisson; il peignait des voitures de foin, des moissonneuses aguichant des moissonneurs, et, ça et là, des meules de paille aux reflets dorés.

Ses meules ressemblaient à des mottes de beurre.

Il ne pouvait parvenir à flétrir le jury. Il commençait à prendre de l'âge et le succès ne venait pas; en attendant, il faisait maigre chère.

Ce jour-là, dans son atelier situé au sixième étage, il travaillait mélancoliquement au tableau qu'il préparait pour le salon.

Il représentait « un coin de la Marne. »

Il travaillait fiévreusement.

La Marne coulait, paisible, entre deux haies de saules; un pêcheur à la ligne embellissait le paysage; au loin, un moulin à vent déployant ses larges ailes donnait l'illusion du mouvement.

Le ciel, couvert de nuages, semblait présager un orage.

Balissoir s'arrêtait de temps en temps, se recueillait, posait une main au-dessus de ses yeux en guise d'abat-jour et contemplait son ouvrage.

Il paraissait satisfait.

— Je crois que je vais leur en boucher un coin, cette fois, murmura-t-il; s'ils ne sont pas contents, c'est qu'ils y mettront du parti pris, c'est qu'ils sont jaloux.

— Oh la jalouse, voilà ce qui perd les artistes !

La veille du salon, le « coin de la Marne » était terminé; après avoir donné le dernier coup de pinceau, Balissoir envoya chercher le commissionnaire du coin, un brave Auvergnat qui s'empressa de répondre à son appel.

— Vous allez me porter ceci au salon, dit l'artiste.

— Oui, mochieu, dit l'Auvergnat.

Il déposa ses crochets et prit le tableau à pleines mains.

— Faites attention ! cria Balissoir, ce n'est pas sec.

— Cha ne craint rien, mes habits sont chales.

— Il s'agit bien de vos habits !

L'Auvergnat avait placé le tableau le haut en bas.

— Oh ! que ché choli, dit-il.

Le peintre remit le tableau à l'endroit.

— Chest moins beau comme cha, dit l'Auvergnat; chest presque aussi choli que l'encheigne de mon cousin, le marchand de vins.

— Quelle brute ! se dit le peintre.

L'Auvergnat chargea le tableau sur ses crochets et plaça le tout sur son dos; le peintre lui cuvrit la porte en lui recommandant de prendre les plus grandes précautions.

Deux heures après, l'Auvergnat revint avec le tableau.

Balissoir pâlit.

— Vous n'avez pas laissé mon tableau ? demanda-t-il.

— Perchonne n'a voulu le garder.

— Comment cela ?

— Quand je chuis entré, j'ai trouvé de beaux méchieurs décorés qui m'ont arrêté; ils ont regardé l'encheigne; il y en un qui a dit :

— Quel est le galapia qui a fait cha ?

— Chest mochieu Balissoir, rue Campagne-Première, ai-je répondu.

— Remportez vite cha ! qu'il m'a dit. »

Il m'a montré la porte et me voilà.

— Quels mustes ! s'écria Balissoir.

L'Auvergnat avait pris le tableau.

— Ou'est-che que cha reprégente ? dit-il.

Sans doute pour mieux voir, il passa sa manche sur la peinture fraîche.

Balissoir poussa un cri.

— Qu'avez-vous fait ! s'écria-t-il.

Le paysage ne présentait plus qu'un brouillard confus.

Balissoir s'empara d'une paire de pincettes.

— Misérable ! dit-il, retire-toi, ou je ne réponds plus de moi.

— Et ma courche ? dit l'Auvergnat.

Balissoir lui jeta cent sous et le poussa dehors.

Quand il fut seul, il plaça son œuvre sur un chevalet et l'examina.

Le désastre était complet.

L'Auvergnat, avec sa manche, avait étendu la couleur sur toute la surface du tableau dont on ne distinguait plus le sujet que confusément, comme si une brume épaisse était venue obscurcir le paysage.

Balissoir se frappa le front.

— Quelle idée ! s'écria-t-il.

Il regarda de nouveau le tableau.

— Mais oui, c'est un effet du brouillard épataut ! je n'en ai jamais vu d'aussi réussi; je vais le retourner au salon en changeant le titre.

Le lendemain, il renvoya son œuvre au salon en la baptisant : « Effet de brouillard. »

Non seulement les membres du jury ne reconnaissent pas la toile qu'ils avaient refusée la veille, mais ils s'extasièrent devant le paysage de Balissoir.

— C'est merveilleux ! s'écria le président du jury.

— C'est renversant, répétèrent en chœur les jurés.

— Jamais on n'a vu un effet de brouillard pareil; c'est la réalité même.

— Par quel procédé inconnu l'auteur a-t-il pu arriver à un pareil résultat ?

— C'est un chef-d'œuvre !

— Messieurs, ajouta le président, c'est un maître qui se révèle.

Le tableau fut reçu à l'unanimité.

Quand Balissoir apprit la nouvelle, il battit un entrechat.

— Enfoncé le jury ! s'écria-t-il.

Il fit le tour des cabarets de Montmartre pour apprendre la bonne nouvelle aux camarades.

— J'expose cette année, disait-il modestement.

— Pas possible, disaient les uns.

— Tu es reçu ? demandaient les autres, incrédules.

— Comment, si je suis reçu ! protestait Balissoir.

— Tous mes compliments, mon cher.

Et les bons petits camarades enrageaient.

Balissoir connut les joies du succès.

Ce fut bien autre chose quand le salon fut ouvert; sa toile fit furor. Chacun s'extasiait devant ce brouillard d'un réalisme saisissant; les maîtres détaillaient l'œuvre, cherchant à l'expliquer, unanimes pour l'admirer. Balissoir, inconnu la veille, était célèbre.

La critique n'eut que des éloges et le peintre obtint une médaille de deuxième classe.

Il était arrivé; il donna un dîner à ses amis dans un restaurant célèbre de Montmartre: *Au Rat peté*.

Il oublia d'inviter l'Auvergnat.

L'ingrat.

Dès lors, Balissoir fut condamné à peindre des effets de brouillard; il eut beau faire, il ne put en réussir un deuxième. La critique lui rappelait toujours le premier; il devint pour lui ce qu'est pour Paladilhe cette délicieuse romance de *Mandolina* qu'on lui jette toujours à la tête.

— Où sont les brouillards d'antan ? s'écriaient les critiques; refaites-nous-les.

Désespéré, Balissoir refit son tableau des bords de la Marne et passa sa manche dessus; hélas ! l'Auvergnat n'était plus là, il n'en résultait qu'une immense tache.

Il y a des chefs-d'œuvre que l'on ne recommence pas.

Balissoir est mort fou.

EUGÈNE FOURRIER.

Lo tserrotton et lè z'ao ào merião.

On est rudo mau fottu quand on a mau dremi aboin quand on a étà d'obedzi dò passà tota 'na né sein poai pi férè on sonno ! Le leindéman on est tot regregni et tot grindzo, on s'étilè et on bailliè qu'on dianstre tota la djornà, enfin quiet on est mau à se n'éze et n'ia rein que vo remetté atant què 'na bouma pionçai dézo lo lévet.

Férè dinse on iadzo per an, la né dão bounan, va onco; mà, quand faut, coumeint bin dái dzeins que ia, passà totès lè nés blliantès et s'escormantis à travailli coumeint on négre dza lo leindéman, faut don pas s'ébahy se lo sonno vo preind et que vo vo mettä à sonicà bin adrai se vo restä pi 'na menuta sein budzi ni rémoâ.

Ora, yo sédès què pè la Brouye n'ont quasu